

XXIX^e ANNÉE. — Nos 7-9.

15 JUILLET 1925

BULLETIN
BIBLIOGRAPHIQUE ET PÉDAGOGIQUE

DU

MUSÉE BELGE

REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

F. COLLARD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

J. P. WALTZING

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

Vingt-neuvième Année — Tome XXIX

1925

IMPRIMERIE

VAILLANT-CARMANNE

PLACE SAINT-MICHEL, 4

LIÈGE

LIBRAIRIE

Edouard CHAMPION

QUAI MALAQUAIS, 5

PARIS

Avis. — Les abonnés belges sont priés de bien vouloir verser au plus tôt le prix de l'abonnement au compte chèques postaux du *Musée Belge*, n° 145506; les abonnés étrangers sont priés de faire parvenir le prix au Secrétaire par mandat postal ou par chèque sur une banque belge.

Secrétaire : **J. P. WALTZING**, 11, rue Dartois, Liège

CO
LIÈGE

M. Estève signale en particulier Ovide comme un de ceux dont il aime à se souvenir.

Peut-être, sous ce rapport, aurait-il pu dire quelques mots aussi des réminiscences virgiliennes qu'on trouve de temps à autre chez notre poète (1).

Mais nous aurions mauvaise grâce à vouloir formuler un grief, si minime qu'il soit, à propos du magistral ouvrage de M. Estève. Considéré dans son ensemble, ce livre est riche d'aperçus ingénieux, de vues neuves et d'observations pleines de finesse. On sent que l'auteur a étudié son poète *con amore* ; mais la sincère et légitime admiration qu'il lui a vouée ne lui ferme les yeux sur aucune faiblesse ; il analyse tout, l'homme et son œuvre, avec la plus complète impartialité.

Henri GLAESNER.

100. — **Gonzaque Truc.** *Anatole France, l'artiste et le penseur.* Paris Garnier, 1924. 148 pp. 6 fr. 90.

C'était une tâche ardue que « de saisir l'insaisissable, de systématiser la négation de tous les systèmes, d'exprimer une vie que seule avait pu rendre la souplesse du génie ». Ce sont à peu près les mots qu'emploie l'auteur au terme des pages qu'il a consacrées à Anatole France. Réduire en formules une pensée infiniment subtile, ondoyante et souple, en donner des raccourcis eût été l'étriquer, la figer, la roidir.

M. Truc a préféré nous donner du grand sceptique deux images : apologie et palinodie. Si opposées qu'elles paraissent, on aperçoit bientôt entre elles une unité, une continuité plutôt ; elles se corrigent et se complètent ; comme dans une vue stéréoscopique, les différences s'accordent, les détails viennent se replacer à leur plan, et dans l'esprit du lecteur se reconstruit une image plus vraie de France.

Dans l'apologie, M. Truc a tracé de l'homme un fin portrait : c'est un humaniste, un érudit, un philosophe, « le dernier philosophe, parce que c'est le dernier *honnête homme* ayant fait ses humanités » ; et cet incroyant est doué d'une sensibilité chrétienne et « n'a pas laissé d'appartenir à l'Église par le mode même de son émotion et par une certaine tournure de son esprit ».

Palinodie : le défaut de cette philosophie, c'est de se contenter de la fuite des apparences, d'être atteinte de ce phénoménisme qui est le

(1) Il en est une, en particulier, qui m'a toujours frappé. C'est ce court passage de la *Femme adultère* qui, à vrai dire, me paraît entaché de quelque affectation :

...Ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,

Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.

Virgile dit (Aen. II, v. 405)

Ad coelum tendens ardentia lumina frustra

Lumina ! nam teneras arcebant vincula palmas.

On le voit, l'imitation se trahit non seulement dans la pensée, mais même dans l'allure générale et dans la disposition matérielle du vers.

mal dont meurt le monde moderne, et dont la conséquence est « le règne exclusif et triste de la chair ».

La conclusion est néanmoins une « apothéose », et beaucoup trouveront exagéré de citer le *Crime de Sylvestre Bonnard* à côté de Platon, de la Bible, de saint Thomas et de Racine, parmi les cinq livres à emporter dans l'hypothèse, chère aux enquêteurs, de l'île déserte.

On ne laissera pas passer sans quelques réserves le chapitre où il est question de l'ingratitude contemporaine. Oui, il est bien vrai que l'on n'admire plus chez France que « la grâce de la forme, la souplesse des idées, le charme du récit, l'agrément de la peinture ». Ce sont, du reste, d'assez beaux gages de durée pour une œuvre. Il est bien vrai que la gloire de France est actuellement faite « de légèreté, d'oubli, et d'une sorte de respectueux dédain ». Avant de parler d'ingratitude (réserveons ce terme à quelques critiques opportunistes, dont les récents articles rappellent la fable du Lion devenu vieux), il convient de se demander ce que France a donné aux jeunes générations ; trouvent-elles dans son œuvre ce qui répondait à leur faim ?

Il ne faut pas se borner à opposer la vieille littérature rationaliste et « grammaticale » à « l'illuminisme et à la forme désarticulée » de Péguy et de Claudel. Mais M. Gonzague Truc cite encore M. Massis (sans répondre, notons-le, à l'accusation d'humanisme inhumain) ; il y a donc autre chose en présence qu'illuminisme et littérature grammaticale. Il y a aussi autre chose qu'une lutte de croyants contre un incroyant. André Gide a retourné contre France ce passage du *Jardin d'Epicure* : « Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes : c'est l'inquiétude. Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite et m'ennuie ». Et, rappelant le mot de Goethe : *Le tremblement est le meilleur de l'homme* : « Hélas ! précisément... et j'ai beau m'y prêter... je ne sens point le tremblement de France ; je lis France sans tremblement. Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude ».

Et Charles-Louis Philippe : « Anatole France est délicieux, il sait tout, il exprime tout, il est érudit même ; c'est à cause de cela qu'il appartient à une race d'écrivains qui finit, c'est par cela qu'il est la conclusion de la littérature du XIX^e siècle... Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé. Maintenant, il faut des barbares... ». Quelle divination !

Il y a donc unanimité, et il semble difficile d'accuser ses contemporains d'ingratitude, alors que c'est Anatole France lui-même qui est resté, dans le gros de son œuvre, en marge de notre temps.

Il ne faudrait pas oublier, cependant, de parler de son attitude politique. M. Gonzague Truc a consacré une partie de la palinodie à blâmer son adhésion au socialisme, et à l'expliquer comme le « fruit naturel de son nihilisme ».

Une cause plus profonde de la désaffection que France a connue ces dernières années, c'est sans doute que « cet esprit libre », qui ne souffre pas qu'aucune violence vienne soumettre ou avilir la pensée », s'est

révélé, en de nombreuses pages de *Vers des Temps meilleurs*, déplorablement étroit. Etroitesse d'esprit d'autant plus affligeante et d'autant plus marquée qu'elle était mise au service des idées dites larges, aux plus beaux temps du combisme ! En dépit de ces réserves, la livre de M. Gonzague Truc garde sa valeur : il est modéré, dégagé des passions intéressées.

« Je crois le juger avec équité, maintenant que je suis devenu le disciple en apparence infidèle », dit l'auteur en parlant de France ; et il se juge bien lui-même. S'il garde pour son sujet une sympathie que nous ne partageons pas toujours, c'est pour sa critique une qualité qui lui assurera la confiance des futurs historiens de la littérature.

M. HÉLIN.

101. — **Henri Davignon.** *La vie et les livres*, Notes sur le Théâtre, les Mœurs, les Lettres et les Paysages en Belgique (1920-1923). Bruxelles, A. Dewit, 1925. 384 pp. 10 frs.

Sous ce titre, M. H. Davignon réunit les chroniques si vivantes et si variées qu'il a données, très régulièrement, tous les mois, pendant quatre ans, dans la *Revue Générale*. Il y a de tout dans ces chroniques. Au gré de l'actualité, comme il le dit, il confronte la vie et les idées à travers les livres : sous les yeux du lecteur, toutes les manifestations intellectuelles et sociales défilent avec une sorte de caractère d'« instantanéité » qui les rend très attachantes et très instructives. C'est de l'histoire au jour le jour, souvent de l'histoire littéraire : aussi l'ouvrage est-il particulièrement recommandable à ceux qui veulent se remémorer l'activité dépensée par nos écrivains de 1920 à 1923. La production étrangère n'échappe pourtant pas à l'attention de M. Davignon. Mais sa curiosité se réserve surtout pour son pays, et une pensée générale le guide : sa foi dans les destinées de la civilisation en Belgique.

Georges DOUTREPONT.

102. — **A. Langlois.** *Le style. La chose et la manière*, du XVII^e au XX^e siècle. Frameries et Bruxelles, Union des Imprimeries, 1925. xv-257 pp. 10 frs.

Quiconque s'occupe de littérature lira avec profit ce livre qui reproduit les principales pensées des grands écrivains sur la compositions littéraire. C'est, dit M. G. Charlier dans l'avant-propos, « le moins dogmatique et le moins aride des manuels de l'art d'écrire, le plus suggestif aussi, et le plus riche ». M. Langlois, ajoute-t-il, « a voulu borner son rôle à celui d'un « honnête courtier », ou, si l'on préfère, d'un bibliothécaire averti, qui nous ouvre le livre à la bonne page, nous le tend, nous invite à lire, et à méditer après avoir lu ».

En effet, l'auteur a reproduit dans son œuvre des extraits des critiques, des philosophes, des stylistes depuis les grands écrivains du XVII^e siècle jusqu'aux littérateurs tout à fait contemporains. Un grand nombre